

Exemple de réponses possibles

Cours Hume et la tradition empiriste 2017, première épreuve, sur *La liberté* de Mill

Texte à expliquer : p. 103-104 « Celui qui laisse le monde ... qui en font un être vivant. »

Quel est l'objet (la matière et le but) de ce paragraphe ?

Dans *De la liberté*, Mill veut convaincre ses lecteurs de favoriser la liberté individuelle, non seulement la liberté de penser, mais également celle d'agir, dont il s'agit dans notre chapitre sur l'individualité. Avant notre paragraphe, il a diagnostiqué une indifférence à l'égard de la liberté individuelle d'agir et de se développer. Cette indifférence n'est pas tant théorique que pratique : on accorde bien une certaine valeur en principe à la liberté, mais l'on estime que les mœurs et règles sociales sont des guides plus sûrs. Il faut donc convaincre de la valeur prédominante de la liberté d'agir et du développement individuels. Le paragraphe analysé se consacre à cette tâche, en visant non pas seulement à persuader théoriquement, mais à mener aussi à voir ou à sentir effectivement cette valeur. C'est pourquoi le raisonnement se lie intimement à des images destinées à frapper l'imagination et la sensibilité : ce sont les singes qui se satisfont d'imiter les autres, et les machines qui représenteraient le modèle idéal s'il suffisait de suivre les règles qu'on leur fixe. Enfin c'est l'image de l'arbre : la vie que nous désirons ne serait-elle pas plutôt celle d'un être vivant justement, se déployant selon son dynamisme propre, comme un arbre ?

Quelle est la structure, l'articulation, de ce passage ?

Nous avons vu ci-dessus que le but du passage était de convaincre le cœur en même temps que la raison. L'argument est donc aussi bien rhétorique que rationnel. Cela se voit dans la structure du texte.

On y trouve trois images ou comparaisons : l'homme imitant comme un singe, l'homme remplacé par des machines automatiques humanoïdes ou des robots très perfectionnés, et l'homme se développant au contraire comme un arbre. Le paragraphe s'organise autour de ces trois images.

La première, l'homme-singe, apparaît dès la première phrase. Elle est supposée choquer et conduire à poser par contraste l'idée d'un homme libre de choisir et de suivre par lui-même son plan de vie, ce qui convient à ses facultés humaines, jugées communément supérieures à celles des bêtes, et qui sont énumérées avec leur lien à l'autonomie individuelle.

La deuxième, celle des hommes-machines, est introduite par une objection : les hommes peuvent être heureux lorsqu'ils ont la chance d'être bien conduits par les autres. La réponse remet en scène l'objet de l'argument, la valeur de l'homme concerné, qui n'est que celle de singes selon l'image précédente. On ne le croira pourtant pas vraiment, parce que les hommes font des choses plus difficiles et complexes demandant des capacités intellectuelles et une habileté que n'ont pas ces animaux. L'image de machines très perfectionnée vient donner l'image utile ici, puisqu'elles peuvent avoir ces capacités au plus haut degré, et que nous ne leur attribuons pas la même valeur qu'aux hommes, même moins parfaits (ou plus singes).

La troisième apparaît immédiatement comme contre-exemple positif, avec le modèle de l'évolution organique et libre de l'homme-arbre. Après deux images choquant notre sensibilité et attirant un jugement négatif, la dernière nous paraît attirante et nous fait sentir la valeur d'un être développé selon son dynamisme propre.

Que signifie à la page 103 « plan de vie »

Dans l'introduction du livre, Mill affirme déjà que la liberté qu'il défend implique celle de « former le plan de notre vie selon notre propre caractère » (p. 31). Dans la première phrase de notre paragraphe, il envisage la situation opposée, celle où les autres choisissent notre plan de vie. Le plan de vie est donc celui d'une vie individuelle, quoiqu'il puisse avoir pour auteur la personne concernée ou une autre. Dans cette mesure il est relativement indépendant de l'individu concerné. Il donne pourtant ici le critère de l'autonomie, selon que l'individu concerné le forme lui-même ou non. Il s'agit d'un plan, et comme d'autres plans, on peut estimer qu'il signifie un projet concerté, construit à partir de motifs et visant un but correspondant, en recourant à tout ce qui peut déterminer un tel projet pour le définir et le rendre réalisable, le raisonnement, le jugement, l'imagination, les désirs. Il présente son objet, la vie individuelle, comme quelque chose qu'on se soucie de construire en fonction d'une idée qu'on s'en fait, où intervient la valeur donnée à la chose projetée, mais également le calcul, aussi bien pour obtenir la cohérence la plus grande que pour sélectionner les moyens efficaces. L'individu à construire ainsi est conçu comme exigeant une action humaine, qui peut être extérieure, dans l'éducation par exemple, ou intérieure, lorsque l'individu lui-même se réfléchit et entreprend de se modifier en fonction de son propre sentiment et de sa propre idée de sa vie, envisagée non pas seulement dans le détail de la vie quotidienne, mais également à l'échelle la plus large. La troisième phrase énumère les facultés impliquées, et développées elles-mêmes dans cette pratique réflexive du plan de vie.

Analyser la phrase « Supposé que des machines... ». Quelle est sa cohérence avec le reste du paragraphe ?

Cette phrase décrit l'image centrale du paragraphe, celle des robots substitués aux hommes pour remplir objectivement toutes leurs tâches en suivant rigoureusement des règles. L'énumération de ces tâches est amusante. On commence par la construction des maisons, qu'on confierait peut-être volontiers à des machines, pour arriver à la récitation des prières, une action ridicule pour des machines dépourvues d'âmes. Il y a ici un trait ironique, assez mordant, d'autant qu'il vise une pratique humaine faite souvent si automatiquement par les croyants eux-mêmes qu'on pourrait en effet la confier à des machines.

Le ressort de cette scène imaginaire se situe dans l'idée que, au lieu que ces machines soient utilisées au profit des hommes, les robots se substituent entièrement à eux. Ils pourraient alors faire parfaitement ce que les hommes font, et même bien mieux, mais pour eux-mêmes. L'absurdité apparaît sans même avoir à être dite, puisqu'on ne comprend pas quel sens aurait l'existence d'une telle société. Mill peut donc s'appuyer sur ce sentiment provoqué par la fiction pour tirer la conclusion ironiquement, en retournant en quelque sorte l'image. Même si l'on substituait de tels automates aux misérables humains de nos sociétés civilisées, ce serait une perte. Au lieu d'accentuer la distance, il feint de la minimiser, suggérant que les civilisés d'aujourd'hui (ou de son temps) ne sont souvent guère différents des machines qu'ils s'ingénient à imiter eux-mêmes. Pourquoi valent-ils donc ? Pour le savoir, Mill feint de devoir poser l'idéal d'une autre race d'hommes possibles ou réels, doués à un degré bien plus grand des qualités qui font un véritable individu et qui ont été décrites plus haut dans le paragraphe.

On voit clairement comment ici Mill ne se fie pas à un argument visant la seule raison. Il s'adresse au sentiment, choqué plus haut par la comparaison avec le singe, frappé fortement ici par la comparaison avec d'un côté les machines et, à l'autre extrémité, avec des hommes correspondant davantage à l'idéal de véritables individus, proposant ainsi comme les termes d'un choix à faire. La moquerie présente dans la première image est évidente ici également, et elle touche à la fois la raison et le sentiment.

L'image de l'automate poursuit celle du singe par une inversion. Le singe est animal, donc vivant, mais bête, incapable de calcul comme l'homme. Au contraire l'automate est mort, mais, produit de l'invention, réglé de l'extérieur, capable d'action intelligente, multipliant les capacités de calcul des hommes ainsi que leur habileté et leur puissance. C'est à partir de ce contraste qu'on peut passer à l'image de l'arbre, vivant, sans connotation négative du point de vue intellectuel, mais mettant en valeur le processus même de l'autonomie vitale.